

LES RÉFUGIÉS QUI METTENT LE MONDE EN VERS 2/5

Les séries d'été de l'Humanité

Farzaneh Hashemi noircit ses carnets au fil des jours, loin de l'Iran

Créé à Paris en septembre 2017 par la metteuse en scène Judith Depaule, l'Atelier des artistes en exil est devenu le lieu de ralliement de quelque deux cents créateurs réfugiés ou demandeurs d'asile. Cette semaine, l'Humanité raconte l'histoire de cinq d'entre eux. Cinq poètes – quatre hommes et une femme –, dont nous publions une œuvre. Aujourd'hui, rencontre avec la poétesse afghane Farzaneh Hashemi, réfugiée en France depuis trois ans.

Pour rencontrer Farzaneh Hashemi, poétesse afghane arrivée en France « le dernier jour de l'année 2014 », comme elle aime à le dire, il faut frapper à la porte du gynécée de l'Atelier des artistes en exil. C'est ici, dans cette petite salle réservée aux femmes, que l'écrivaine de langue perse noircit désormais ses carnets au fil des jours, loin de son pays et surtout loin du regard des hommes. « Je suis née en 1989, dans un village à côté de Qom en Iran, explique-t-elle d'une voix diaphane. Une cité connue pour être la plus religieuse de toute la République islamique. » Ce qui avait attiré son père, un Rohani, c'est-à-dire un guide religieux, qui avait fui l'Afghanistan après l'invasion soviétique. « Une ville religieuse, un père religieux... ça commençait mal pour moi ! » sourit-elle. Mais en Iran, les apparences sont parfois trompeuses. « En fait, mon père lisait Rumi, Attar et surtout Nisami, lui aussi né à Qom. Tous ces livres parlaient d'amour sous toutes ses formes et étaient à notre disposition à mes sœurs et à moi. La poésie était donc très présente et je crois que je me suis mise à écrire dès que j'ai su le faire. J'aimais aussi quand ma mère nous lisait des histoires... je me souviens du Canticum des oiseaux, l'odyssée de milliers de volatiles partis à la recherche du Simurgh, l'oiseau-dieu, et qui au bout du voyage ne retrouvent qu'eux-mêmes. »

« Je n'étais pas Iranienne »

Une parabole qui fait écho dans l'esprit de Farzaneh, que les aléas de la vie et la décision des hommes forcent bientôt à partir. En 2009, la réélection de Mahmoud Ahmadinejad est un premier tournant. Sa politique ultranationaliste pousse des dizaines de milliers d'Afghans interdits de diplômes et ostracisés à l'embauche à fuir le pays. « J'étais pourtant née en Iran, j'y avais fait mes études de mathématiques, j'y travaillais comme professeur de gym, mais je n'étais pas Iranienne », reprend la jeune femme. À l'hiver 2009, la famille décide de partir à Kaboul. « Un ami de mon père lui avait conseillé d'y revenir en lui affirmant que la ville était sûre. Ce fut pour moi cinq an-

nées d'enfer », soupire Farzaneh. De 2009 à 2014, la jeune femme vit au rythme des attentats et des explosions. « La peur était devenue ma compagne, dans la rue comme au travail. Pour mes collègues hommes, il était normal qu'une femme non mariée soit harcelée ou abusée. » Farzaneh perd peu à peu confiance. En 2014, elle se referme sur elle-même et ne sort plus de chez elle. Quand elle en a la force, la poésie et l'écriture lui servent d'exutoire. « J'écrivais des choses tristes, toujours. » À la demande de son père, un ami de la famille basé en Europe réussit à lui obtenir un visa pour la

Suède. Le 31 décembre, en transit à Roissy, les autorités françaises lui rappellent son droit à l'asile politique. « J'ai dit oui, sourit Farzaneh. Depuis, je découvre la littérature française : Simone de Beauvoir, Victor Hugo. Et puis, j'écris sur l'amour. Un amour imaginaire sans corps. Et je me pose cette question : pourrais-je un jour encore aimer un homme ? »

STÉPHANE AUBOUARD

DEMAIN Abdelmoneim Rahamtalla, condamné à mort pour crime de liberté d'expression.



Le corps d'une femme

Le corps bleu, cassé et blessé dans une maison vide et froide plus vide qu'un désert envahi de douleurs dans un coin, une statue vide de vie comme une poupée sans vie et un homme qui respire sans sentiment emprisonné dans la poitrine d'un homme gravés dans l'esprit d'un enfant les hurlements de demande d'aide de sa mère la vie est comme ça pour elle un corps bleu, cassé et blessé